Brigitte Allègre

LE VILLAGE

roman

Brigitte Allegre

Le Village

Les fantômes de Senomagus

© Brigitte Allegre, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1885-3

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour ABCLX

Pourquoi voyager quand on n'y est pas forcé ? C'est qu'il ne s'agit pas tant de voyager que de partir : quel est celui de nous qui n'a pas quelque douleur à distraire ou quelque joug à secouer ?

GEORGE SAND

Un Hiver à Majorque

FLORE
- I -

Comme à des invités, je vais vous faire les honneurs des lieux. Mon nom, c'est Flore. Flore Duseuil. Je vis à Sénomagus. Ici, on arrive souvent par hasard, en se perdant. Les panneaux indicateurs criblés de plomb par des chasseurs ont été remplacés par d'autres avec le nom qui figure officiellement au cadastre, Sénos. Si bien qu'on ne peut jamais être certain de se trouver à l'endroit voulu. On se croit à Sénos, on est à Sénomagus, c'est troublant, même pour nous, natifs du lieu. En outre, il semble qu'une déviation permanente, membrane s'épaississant au fil des jours, soit installée aux abords du village et empêche qu'on entre et sorte aisément et nous isole. Enfant, j'ai vécu là sans imaginer qu'on pût vouloir vivre ailleurs. Ma mère, elle, est partie très peu de temps après ma naissance. Elle ne m'a pas emmenée. Mon père, je ne l'ai pas connu. Cependant j'étais heureuse, rien ne m'était pesant ou douloureux, je ne pensais à rien de particulièrement sombre.

Adolescente, tout changea. J'étouffais et j'accusais Cosima et Jean, mes grands-parents ce sont eux qui m'ont élevée. Ils m'aimaient trop. Tu veux partir en vacances avec Suzel et ses parents ? Oui, bien sûr. Je vais me faire du mauvais sang, tu le sais, mais tu peux partir. Ne dis rien à ton grand-père, je vais le préparer à cette idée. Lui se fera encore plus de mauvais sang que moi, tu le connais. Le mauvais sang. J'entends cette expression depuis l'enfance et je me demandais quelle couleur pouvait avoir ce sang. Quand j'ai eu mes premières règles, tôt, à dix ans, ce sang noir grêlé de caillots qui s'écoulait entre mes cuisses, je me suis dit que c'était ça, le mauvais sang. Si je partais, fut-ce pour une journée, Jean et Cosima, c'était ça aussi que je leur ferais subir. Je n'en pouvais plus d'être aimée à ce point là. Je sentais bien que je ne pouvais pas grandir en restant avec eux dans ce trou.

J'étais en colère. En ce temps- là tout semblait trop vert, trop fleuri, trop joli. Cette quiétude me pesait. À Sénomagus, les démarches étaient lentes, les mouvements mesurés, les paroles de miel et de sucre, et je savais bien sûr qu'on n'a jamais attrapé les mouches avec du vinaigre. Les estivants qui s'imaginaient

découvrir le paradis terrestre et rêvaient d'achever leur vie ici me faisaient rire. Ils n'étaient que mouches sur du papier collant et ne s'en rendaient pas compte. Je les écoutais au café s'extasier sur les ragoûts de ma grand-mère, les merveilleux petits fromages, la vie simple. Parfois, ils achetaient une maison ne valant guère mieux qu'une ruine, la retapaient pour y passer quelques jours dans l'année, peut-être y couler une retraite sans histoire, se faire admettre sans réserve par les gens d'ici. Mais quand venait le temps de prendre des dispositions pour une dernière demeure, on leur suggérait l'air de rien de rentrer chez eux, vers leurs racines à eux. À Sénomagus, ils n'étaient pas à leur place.

Mes racines à moi sont ici mais je n'en peux plus, je veux être ailleurs, n'importe où, anonyme, sans lien, sans histoire. Je veux qu'on me laisse respirer. Mais voilà, en parvenant à s'enfuir la première, Constance, ma mère, m'a barré la route. Impossible de quitter Sénomagus à mon tour. C'est que j'ai un rôle. Je remplis la place laissée vacante par ma mère. Je m'amusais à préparer des voyages et examinais les itinéraires possibles sur les cartes, j'explorais sur des mappemondes mais sans jamais faire de valises, sans jamais avoir la force de partir, de prendre la route.

Des routes, il y en a deux chez nous, qui relient Sénomagus au reste de l'univers. L'une vient du sud-est, ses villes, ses trains, ses bateaux, ses avions ; l'autre file vers le nord-ouest, ses villes, ses trains, ses bateaux, ses avions. Au centre, un haut plateau cerclé de montagnes. Des bois. Des prés. Le village, l'église, le cimetière. Quelques fermes isolées. Et une rivière, qui forme un petit lac vers la propriété de Madeleine Angelin ; et un autre plus secret dans une clairière de la forêt. Une troisième voie cette rivière. L'hiver, elle roule vers le fleuve qui l'attend et plus loin, la mer. L'été, elle se condense en nuages et flotte sans but dans le ciel, ne laissant qu'un filet d'eau dans son lit ; elle ne le quitte pas tout à fait, je n'ai jamais vu la Renarde à sec. Je me suis demandée si les peupliers qui la bordent en sont la cause. Ils parlent presque le même langage que l'eau ; vous les avez sans doute entendus, si comme moi vous aimez vous allonger sur la berge et fermer les yeux pour les écouter. Un souffle de vent, et les feuilles mêlent leur babil au bruit menu de l'eau sur les galets, on ne peut distinguer les voix de l'un et de l'autre, d'ailleurs on ne comprend pas de quoi il est question. Babil et Babel, c'est si proche. Ils parlent des mêmes choses sans doute mais les nomment différemment. S'ils ne se comprennent pas, leurs mots les lient tout de même, une conversation secrète à laquelle ils se livrent jour après jour et dont ils ne peuvent se passer, si indispensable ce lien leur est

devenu, une connivence, et moi j'écoute. J'écoute. Et souvent j'essaie de nommer êtres et choses dans ma propre langue. En voilà, des noms : Constance. Maman. Très tôt, j'ai pu mesurer l'écart entre le mot et ce qu'il désigne. Comment une mère qui abandonne son enfant, sa famille et toute sa vie peut-elle se nommer Constance ?

À quinze ans, elle alla étudier à l'école normale d'institutrices, en Avignon. Elle rentrait chez elle, au café Grousson, en fin de semaine et pour les vacances. En repartant, elle emmenait toujours plus d'objets. Je me demande s'il n'y avait pas là une manière de contrebande et si à ce moment, elle ne tentait pas en douce d'effacer sa présence de Sénomagus, sans se faire remarquer, sans rien dire à personne, de crainte qu'on ne parvienne à la dissuader de son projet. Je tente de formuler l'histoire de ma mère, mais je ne sais pas comment m'y prendre. Vraiment, j'ai beaucoup de mal à admettre qu'une Constance ait pu devenir la femme qui m'a mise au monde. Oui, elle m'a donné le jour, elle devrait éprouver la force de ce lien. Si je tirais sur l'attache, elle le sentirait, elle me reviendrait. Mais non. Jean, Cosima et tous ceux qui l'ont connue répondaient volontiers à mes questions. Pas de secret de famille ou de cadavres dans les placards. Cela même me décevait. J'aurais voulu qu'une catastrophe indicible l'ait arrachée à moi. Non, simplement il n'y avait pas grand chose à dire. L'histoire commençait-elle à sa conception un après-midi d'août ? À sa naissance en mai ? Son départ à l'école normale ? Son premier flirt ou la première fois qu'elle s'était mise au lit avec un garçon ? À moins que ce ne fût à 22h16 dans le compartiment du train qu'elle avait pris à destination de l'Angleterre lorsque Xavier Duseuil, mon père, entra ? Ma mère ne savait pas voyager léger. Aussi fut-elle fascinée par ce ténor de l'opéra d'Avignon n'ayant pour tout bagage que sa voix et un sac. Xavier lui-même était léger, il ne forçait jamais le trait et se flattait de savoir passer sans laisser de trace. Curieuse ambition pour un homme et bien sûr, il se trompait au moins sur un point. Huit semaines après cette rencontre, Constance alors établie dans les environs de Londres, s'aperçut qu'elle avait *a bun in the oven*, autrement dit, un polichinelle dans le tiroir. Et que fit-elle ? C'est tout simple, elle refit ses bagages et fila droit à Sénomagus.

Dans ce mot Sénomagus, j'ai toujours entendu sein et magie, la magie du sein maternel où l'on peut se réfugier, le giron, le ventre, l'ultime rempart. Sénomagus, une des incarnations de la mère. Ce n'est pas si facile de renoncer au confort de l'amour filial. Mais bien sûr, l'étymologie correcte du mot n'est pas celle que je lui prête, c'est juste un terme gaulois qui signifie vieux marché. Et

dans l'amour filial, y a -t'il de la place pour des transactions et du marchandage ? Je me pose la question et à l'instant où je crois épingler la réponse, elle m'échappe, se transforme et je ne suis sûre de rien, surtout pas des motivations de ma mère.

Sénomagus. C'est là qu'à mon tour je suis née, Flore Duseuil. Un patronyme mais pas de père ; et pas de mère non plus car je ne sais par quel cheminement d'idées et de sentiments ma mère trouva en moi sa monnaie d'échange : son enfant contre sa liberté définitive. Elle s'en retourna peut-être roucouler des cavatines avec son ténor, mais j'en doute. Elle quitta Sénomagus, son enfant, ses parents, donnant ainsi du grain à moudre aux compères et commères du village, pour longtemps. À Madeleine Angelin, son amie de toujours, elle laissa un moyen de la joindre. À moi, rien.

Je n'ai jamais eu de nouvelles directes d'elle et je mentirais si je vous disais que je n'en ai pas conçu d'amertume. Oui, je suis plus amère que le fiel. Mais quoi ? Je suis là, j'habite là sans elle et voilà tout. Mon grand-père est mort il y a quelques années, ma grand-mère vit à la maison de retraite de Sénomagus et dans le monde où la sénilité l'a plongée, elle me voit parfois sous les traits de Constance, parfois sous mes propres traits. Elle vit là, hors d'atteinte, et je ne sais pas comment prendre cette énormité sereinement : alors je pleure à chaque visite, je me promets que c'est fini, je n'irai plus mais je cède, sous un prétexte ou un autre je retourne près d'elle. J'aime caresser ses mains, poser mes lèvres sur ses joues douces et usées comme une belle étoffe. Elle sent bon, Cosima.

Je m'occupe du café seule à présent mais ça ne me prend pas beaucoup de temps. Mon jardin m'occupe davantage ; et bien que j'y passe de nombreuses heures, vous n'y trouverez pas une seule allée au garde-à vous et rien qui ressemble à de la jolie verdure. Mon jardin est en désordre, j'y entretiens à plaisir une savante confusion et je m'y sens bien ainsi. Le soir, une partie de la nuit, le matin tôt aussi, je lis et j'écris. Mon plus grand réconfort. Mieux que tout, c'est ce qui me relie au reste du monde. L'extérieur, je le hume, le goûte, je le bois, je le mange au travers des mots ; c'est à moi, j'en fais ce qui me chante, je range tout dans ma mémoire et recompose les souvenirs à ma guise. J'ai des cahiers où je consigne ce que je vis ou ce que j'invente. Dans d'autres je transcris des conversations que j'ai eues, celles qu'il me plairait d'avoir. Parfois sans y prendre garde, je mélange mes cahiers, si bien qu'il m'arrive de ne plus savoir démêler le vrai de la fable. Je me suis rendu compte qu'au fond, peu m'importait.

Il m'arrive cependant aujourd'hui une chose incroyable : je pars pour un voyage si étrange que je ne sais où il me conduira. Dans quel cahier faudra-t-il en rapporter les circonstances, c'est impossible à dire. Madeleine Angelin vient d'appeler Constance mais n'a pas pu encore joindre son fils pour leur dire qu'à la suite d'une rupture d'anévrisme, aujourd'hui 8 septembre, à trois heures et quart, à moins de trois mois de mon trente-sixième anniversaire, je suis décédée.